



SIGNETS

N°29 – février 2012

Le billet du Président

Avec ce numéro de Signets nous entamons une nouvelle année que nous vous souhaitons heureuse et riche, riche de lectures, riche de rencontres et riche, comme le chantait si bien Félix Leclerc, de tous ces petits bonheurs ramassés au matin de chaque journée.

Cette nouvelle publication est en retard. Nous espérons en boucler la parution avant la fin de l'année 2011. Vous y trouverez donc un joli texte de notre ami Gilbert qui vous remettra dans l'ambiance des fêtes de Noël. Ce charmant conte pour tous publics ne vous semblera pas vraiment décalé si l'on se réfère aux récents caprices de la météo.

*En 2012, Les Amis de la Médiathèque vont poursuivre leur **Cycle de conférences de Saint-Leu** avec une thématique toujours renouvelée, comportant notamment de nombreux sujets scientifiques. Serge, le grand ordonnateur de ce programme, se bat avec passion pour en gérer la logistique, trouver les salles adéquates et satisfaire aux nombreuses formalités administratives associées à cette gestion. Béatrice se charge de la communication indispensable avec talent. Gilbert est notre grand intendant qui assure brillamment l'approvisionnement du bar. Et le public est toujours nombreux. Des Saint-Loupiens mais aussi, et nous nous en félicitons, des habitants des communes voisines. De belles animations pour notre ville. Nous n'oublions donc pas dans ces remerciements les services culture et communication de la municipalité qui nous aident par la fourniture régulière d'affiches et de tracts.*

*Certains penseront : et la littérature dans tout cela ! Le 23 mars prochain, nous accueillerons à la médiathèque l'académicien **Dominique***

***Fernandez** qui viendra, fidèle à sa promesse, nous présenter son récit de voyage dans le Transsibérien avec les écrivains français. Retenez votre soirée !*

*Et pour garder trace de notre célébration **d'Eyvind Johnson**, lors de la dernière journée du patrimoine, un numéro spécial de Signets est programmé. En cette année du **tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau***



nous espérons fêter le grand écrivain qui fut aussi le compositeur du petit opéra « Le Devin du Village ». Un anniversaire qui n'ambitionne pas de rivaliser avec les nombreuses festivités qui vont fleurir en vallée de Montmorency mais qui pourrait être l'occasion d'évoquer Saint-Leu dont une image ancienne évoque le « Repos » de Jean-Jacques à l'Eauriette.

Belle transition pour évoquer le patrimoine de notre ville. La menace qui pèse sur le devenir de l'îlot médiéval entourant les restes de la **Chapelle Sainte-Geneviève**, datée de 1333, est préoccupante. Le projet de



réhabilitation de ce quartier pour y créer des logements sociaux ne doit pas faire fi des engagements pris par les municipalités antérieures. Car si ce secteur de la ville a été acquis par la commune n'était-ce pas afin d'en préserver l'histoire, notamment par la réalisation de fouilles archéologiques indispensables et avec la perspective d'un aménagement qui valorise l'accès public au bâti ancien de valeur ? La

riche histoire de Saint-Leu, les ambitions d'en développer l'attrait touristique ne sont-elles pas battues en brèche par une telle décision qui aurait dû donner lieu à une concertation pour aboutir à un compromis satisfaisant pour tous ?

A l'heure où notre ami Guy Barat publie un **bel ouvrage sur l'église St-Leu St-Gilles**, prenons garde à ne pas laisser le patrimoine de Saint-Leu



disparaître et se transformer en beau souvenir. Citons aussi **l'auditorium de Wanda Landowska ou l'ancienne Auberge de L'Eauriette sous la menace d'éventuels projets immobiliers...**

Sans oublier le beau réseau de près de 12km de sentes qui mériterait un entretien et une mise en valeur de qualité. J'écrivais dans un précédent « Signets » que notre association allait fêter en 2012 ses trente ans d'existence et les dix ans de son renouveau en indiquant qu'à cette occasion, il pourrait être envisagé de réhabiliter le **sentier forestier de la Reine Hortense**. Un bon sujet de réflexion pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire. Amis lecteurs, tout cela ne pourra se faire sans votre concours !

Coïncidence ? L'année 2012 marque le **40^e anniversaire de la Convention du patrimoine mondial**, l'un des programmes les plus réussis de l'UNESCO et l'un des outils les plus puissants pour la préservation du patrimoine. Presque universellement adoptée, avec 188 pays signataires, la Convention est unique en ce sens qu'elle combine la protection du patrimoine culturel et naturel dans un seul instrument. Depuis son adoption par la Conférence générale de l'UNESCO de 1972, la Liste du patrimoine mondial n'a cessé de croître pour atteindre **936 sites inscrits pour leur valeur universelle exceptionnelle dans 153 pays du monde**.

Culture et patrimoine deviennent les enfants pauvres d'une société en turbulence. Il est d'autant plus important que des associations comme la nôtre puissent mener à bien leurs activités si elles comblent certains besoins que les organismes publics ne peuvent plus satisfaire...le tout sans viser à l'élitisme exacerbé mais sans complaisance démagogique.

Pour conclure je vous invite à méditer la tribune signée récemment par dix-sept personnalités du monde littéraire de toutes tendances, de Jean d'Ormesson à Emmanuel Todd en passant par Michel Onfray ou Marc Fumaroli, et intitulée : « **En renonçant aux humanités classiques la France renonce à son influence** ».

Les signataires entendent protester ainsi contre plusieurs décisions récentes, telles la suppression de l'épreuve de culture générale à l'entrée de Sciences Po, la disparition de l'enseignement de l'histoire –géographie dans les terminales scientifiques ou l'invention ubuesque d'un concours de recrutement de professeurs de lettres classiques sans latin ni grec.

Ils concluent : **La pleine utilité des humanités, de l'histoire, de la littérature, de la culture générale (...) à laquelle nous sommes attachés, nous [la] défendons, en femmes et hommes véritablement pragmatiques, soucieux du partage démocratique d'un savoir commun.**»

N'est-ce pas un peu ce qui devrait présider à nos efforts ?

Gérard Tardif

Notre ami Gilbert, dont nous avons déjà publié fables et poèmes, nous livre cette fois un joli conte plein de tendresse et d'émotion. Comme toujours, les animaux sont au centre du récit et le chien Pataud est la vedette du jour !

P a t a u d



*C'était le soir de Noël, il faisait froid, très froid.
La neige n'avait pas cessé de tomber de toute la journée ; tout allait probablement s'endormir sous un épais tapis de coton.
Au loin le clocher de l'église appelait les gens du village à venir assister à la messe de minuit.
La voix des cloches clamait l'allégresse des jours de joie, des soirs de fête et des nuits de féerie.
C'est à cet instant que PATAUD se résolut à s'enfuir.
Il en avait assez d'être grondé sans cesse sans la moindre raison et même d'être souvent battu pour le moindre soupçon de sottise.*

Pataud le chien du film Cendrillon

Il aurait un an dans quelques jours et se sentait assez fort pour partir à l'aventure.

Il plissa ses babines et gronda sourdement pour se donner du courage.

Toute la journée il avait patiemment rongé la corde qui lui blessait le cou et le retenait prisonnier au fond de la cour.

Il était libre à présent.

Il s'élança et courut aussi vite que possible.

Ses petites pattes s'enfonçaient dans la neige, le grand froid freinait sa course. Qu'importe, il avait décidé de partir et il ne manquerait pas de bravoure.

Quand il parvint dans la grande rue il ralentit son allure. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau : des lumières partout même jusqu'au sommet des arbres d'où pendaient des grappes de guirlandes comme autant de fruits lumineux.

Les vitrines des magasins étaient restées allumées et offraient à la convoitise quantité de trésors inimaginables.

PATAUD eut l'impression d'entrer sur la scène d'un grand théâtre.

Il crut percevoir des milliers d'applaudissements qui flattèrent un instant son imaginaire, puis l'ovation s'estompa et fit place à la dure réalité : il n'avait rien mangé depuis la veille au soir et la faim lui tirait l'estomac, d'autant plus que d'agréables odeurs venaient chatouiller délicieusement ses narines. Il avait repris sa marche à petit pas et ne semblait plus écouter la petite voix de la sagesse qui lui conseillait de poursuivre son chemin.

Ses regards plein d'envie ne pouvaient s'empêcher de lécher les vitrines.

Il s'attarda longtemps devant l'étal du boucher où s'alignaient les rôtis et les gigots, où s'amoncelaient les volailles appétissantes, poulets dorés, chapons dodus et les magnifiques dindes de Noël.

Devant la charcuterie la tentation fut plus grande encore, tout pour faire chavirer son petit ventre affamé : des pâtés en croûte, des boudins noirs et blancs, des terrines aux multiples formes et de toutes les couleurs.

PATAUD chassa quelques mauvaises pensées qui lui vinrent soudain à la tête.

« Non, aboya-t-il, un gentil chien ne doit pas être voleur même s'il meurt de faim.

Je finirai bien par trouver une âme charitable qui me donnera à manger, ne serait-ce qu'un croûton de pain »

La neige ne tombait plus, en revanche le vent soufflait de plus en plus violemment, une bise glaciale qui pénétrait sous ses poils et lui infligeait mille piqûres pareilles à des aiguilles.

Une à une les rues se vidaient

Derrière les volets clos PATAUD entendait des rires et des chants, percevait les échos d'une fête dont il était exclu.

Il croyait aussi voir s'envoler de partout des multitudes de rêves qui, la nuit de Noël, sont les plus beaux du monde.

PATAUD se demanda si le Père Noël savait aussi écouter les souhaits d'un petit chien. On verra bien se dit-il, il tendit son museau vers le ciel, ferma les yeux avec ferveur et murmura :

« S'il te plaît, Papa Noël, je voudrais trouver une maison accueillante avec des maîtres si gentils que je les aimerais très fort et toujours »

Dans le noir profond du ciel PATAUD aperçut une étoile bien plus grande et infiniment plus étincelante que les autres, il eut la certitude qu'elle lui faisait un clin d'œil et semblait lui dire : « Sois confiant PATAUD et suis-moi »

PATAUD erra pendant des heures.

Il ne sentait plus le bout de ses pattes, sa longue marche et la neige glacée avaient brûlé ses coussinets.

Cent fois il eut envie de tout abandonner.

Mais, chaque fois, il regardait son étoile et repartait, tantôt trotinant, souvent boitillant.

A son dernier arrêt il sentit que ses forces le quittaient pour toujours, il eut brusquement l'envie de pleurer : son étoile avait disparu.

Le centre-ville était déjà loin. Il était entouré de silence dans l'obscurité totale.

Alors il franchit une clôture, traversa un jardin et s'écroula exténué sur le paillason d'une maison.

Il entrevit un rai de lumière qui filtrait sous la porte.

Ce fut sa dernière vision puis il sombra dans un profond sommeil.

Il dormait si fort qu'il n'entendit pas le grincement de la porte qui s'entrouvrait ; même les yeux qui le fixaient avec autant de curiosité que d'étonnement ne l'éveillèrent pas.

Etait-ce la gravité de la voix qui lui fit ouvrir un œil ? « Mais que fais-tu ici toi ? »

Je dois m'enfuir pensa PATAUD. Il tenta de se lever, mais en vain.

Sa volonté lui criait : « Sauve-toi vite.» Sa fatigue lui murmurait : « Ne bouge pas PATAUD.» Son courage le rudoyait : « Allez PATAUD secoue-toi et repars aussi loin que possible.» Sa faim répondait : « Reste où tu es, tu n'irais pas loin le ventre vide.»

Le froid, lui, n'avait rien dit mais il s'amusait à lui hérissier les poils et à le secouer de tremblements désagréables.

PATAUD poussa un long gémissement plaintif, il sentit à peine que deux bras vigoureux le saisissaient.

Il reposait à demi inconscient sur une épaisse couverture.



On lui tendit une assiette qui sentait si bon qu'il s'en lécha les babines ; il ne sut pas ce qu'il mangea mais il avala tout avec un appétit de glouton.

Le temps d'un dernier aboi timide et discret, probablement pour dire merci, le temps aussi d'entrevoir derrière le rideau d'une fenêtre une grosse étoile étincelante qui paraissait lui dire en se moquant de lui :

*« Tu vois grand bêta qu'il ne faut jamais désespérer »
que déjà une douce chaleur l'envahissait.*

Il enfouit son museau entre ses pattes, poussa un soupir de plaisir et s'endormit de nouveau ;

Son sommeil se mit patiemment au travail et chassa un à un les moindres morceaux de fatigue qui l'avaient rendu si faible.

Une cavalcade dans l'escalier s'accompagna de cris joyeux et d'éclats de rires. Le réveil de PATAUD s'avérait tout à la fois brutal et paisible. Il ressentait une douce impression de liberté, il avait chaud, il n'était plus attaché au fond d'une cour, il ne sentait plus la corde qui lui serrait le cou.

Il se laissa envahir par un sentiment de sécurité qu'il n'avait jamais connu et peu à peu tout lui revint en mémoire.

Une petite fille passa comme une flèche tout près de lui, sans même le voir, et se précipita à l'autre bout de la pièce.

Ici un grand sapin tendait fièrement ses branches joliment décorées de boules rouges et dorées qui brillaient à la lueur des petites ampoules d'une guirlande scintillante.

Si la petite fille n'avait pas aperçu PATAUD c'est qu'elle n'avait d'yeux que pour l'amoncellement de paquets enveloppés de papiers de toutes les couleurs qui se paraient de magnifiques rubans et de faveurs. Sous l'arbre de Noël le sol était jonché de nombreux cadeaux.

*« Maman ! Papa ! Venez vite ! Le Père Noël est passé.
Papa ce cadeau est pour toi et j'en vois un pour maman.
Et toi ma chérie tu n'as rien ?*

Oh si il y en a tant que je ne sais pas lequel ouvrir en premier.»

La maison résonnait d'exclamations de surprise dans un joyeux tintamarre. Il s'ensuivit alors un bruissement continu de papiers froissés et déchirés par des menottes fébriles. On aurait dit que la fillette avait dix paires de mains.

*« WHOUF ! WHOUF ! Bonjour petite fille
Comment t'appelles-tu ? » « Moi c'est PATAUD »*

« Je m'appelle LUDIVINE » répondit-elle spontanément

Puis se retournant, elle vit PATAUD bien campé sur ses quatre pattes qui la fixait de ses grands yeux ronds.

« Que fais-tu là le chien ? Tu as l'air si gentil. ». La frimousse de l'enfant devint soudain sérieuse :

« C'est étrange, maman, c'est la première fois que j'entends un chien parler »

« Voyons LUDIVINE, il n'a pas parlé, il a tout simplement aboyé pour te signaler sa présence. Nous l'avons trouvé ce matin sur le pas de la porte transi de froid et à moitié mort de faim. »

« Whouf ! Whouf !

Chut ! C'est vrai que nous les chiens nous ne parlons pas le langage des hommes, sauf parfois le jour de Noël et uniquement avec des enfants.

Nous avons toute la journée pour faire connaissance et nous raconter nos secrets.

Quel âge as-tu ? » « J'ai eu cinq ans au mois de juillet. » « J'aurai un an dans quelques jours, mais un an pour un chien c'est environ cinq ans chez les humains. Nous avons donc le même âge.

Dis-moi qu'as-tu reçu pour Noël ? »

« Viens je vais te montrer tous mes cadeaux et ne sois pas triste, PATAUD, je te les prêterai puisque tu n'as rien reçu du Père Noël. »

« Ne crois pas ça, LUDIVINE, le Père Noël ne m'a pas oublié.

Il m'a permis de m'enfuir de l'endroit où j'étais très malheureux. Bien sûr ce n'est pas lui qui m'a conduit chez toi.

Cette nuit il avait beaucoup trop de travail, il m'a confié à son étoile : c'est elle qui m'a guidé jusque-là.

Crois-tu que je pourrai rester dans ta maison ? »

« Je crois que oui, PATAUD, si tu promets à mon Papa et à ma Maman d'être toujours sage et obéissant.

Tu sais je la connais ton étoile, c'est la même, il y a fort longtemps, qui a conduit les Rois Mages auprès d'un petit Jésus qui venait de naître dans une étable. »

« C'est drôle ce que tu dis : c'est la même histoire que ma maman aboyait doucement pour m'endormir. Elle avait ajouté que tous les animaux avaient voulu, eux aussi, aider le petit Jésus. C'est un âne et un bœuf qui furent choisis pour le réchauffer. »

« C'est exactement comme dans la crèche. Regarde, PATAUD, celle que Maman a installée. Là, dans la paille, c'est le Jésus qui dort avec ton âne et ton bœuf qui soufflent doucement sur lui. Derrière c'est Marie, sa Maman et Joseph, son Papa. Et tout en haut, descendant de la colline, ce sont les Rois Mages qui arrivent lourdement chargés de cadeaux. »

PATAUD était surpris. Ainsi la magie de la nativité enflammait tous les cœurs qu'ils aient deux ou quatre pattes.

Les parents de LUDIVINE ouvraient de grands yeux étonnés. Ils avaient l'impression que leur fille et le chien se comprenaient.

Quand LUDIVINE parlait, PATAUD dressait les oreilles et demeurait immobile, le regard attentif. On eut dit qu'il buvait les paroles de la fillette. Quand elle s'arrêtait de parler, une longue suite de WHOUF ! WHOUF ! lui faisait écho, des aboiements et de légers grognements qui semblaient prendre des intonations différentes tel un langage.

A l'évidence, l'enfant et l'animal entretenaient une véritable conversation qui semblait bien passionner l'un et l'autre.

Ils étaient dans un autre monde, un monde qu'ils partageaient, celui de l'innocence.

Papa haussa les épaules et entreprit la lourde tâche de remettre un peu d'ordre dans la maison. Maman avait disparu dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner. Des odeurs de café, de chocolat et de croissants chauds étaient venues taquiner les narines de LUDIVINE et de son Papa qui, aussitôt, vinrent s'asseoir à table.

Chacun mangea en silence. PATAUD faisait semblant de dormir. Il savait pertinemment qu'on ne manquerait pas, tôt ou tard, de parler de lui ; Il devinait que dans quelques instants son sort serait définitivement fixé.

C'est Papa qui le premier rompit le silence :

« LUDIVINE, tu ne dois pas t'attacher trop vite à ce chien. Il doit avoir des maîtres inquiets de sa disparition et qui le cherchent. Il a dû faire une longue promenade



et se perdre. Nous l'avons recueilli provisoirement pour qu'il ne meure ni de froid ni de faim mais nous devons le ramener chez lui. »

« Non Papa ! Il n'avait qu'un maître brutal et très méchant qui le battait et l'attachait le jour et la nuit au fond d'une cour sale et sinistre. C'est lui qui me l'a dit. »

Maman l'interrompit vivement, l'air inquiet et lui parla avec le ton qu'elle prenait quand elle était fâchée :

« Tu dis des sottises LUDIVINE et sans doute même de vilains mensonges. Les chiens ne parlent pas ; donc il n'a rien pu te raconter. »

« Je t'affirme que c'est vrai, Maman. Je ne suis pas une menteuse. Il a ajouté aussi qu'il aurait bientôt un an et que son nom est PATAUD. »

LUDIVINE fondit brusquement en longs sanglots.

PATAUD qui avait entendu son nom n'avait pas pu s'empêcher de remuer la queue.

« Tout cela est étrange, soupira Papa,

Il réagit au nom de PATAUD. D'autre part j'ai remarqué sur son corps de multiples traces de blessures et ses poils ont presque disparu autour de son cou comme s'ils étaient usés par le frottement d'une lanière. De plus il n'a pas de collier et n'est pas tatoué. »

« Tu as peut être raison dit Maman, mais »

Elle n'avait pas pu terminer sa phrase, PATAUD avait posé une patte sur son bras. Elle restait sans voix devant les deux pupilles qui la fixaient avec une infinie douceur.

« C'est bon je téléphone à la SPA : ils recueillent les animaux perdus et devraient savoir me renseigner. »

Papa avait parlé avec cet accent qui ne souffrait aucune contradiction.

D'un pas rapide et décidé il était allé s'enfermer dans son bureau. L'attente parut interminable. Ce fut bien trop long pour ceux qui s'inquiétaient mais en réalité il se passa à peine dix minutes.

Papa revint d'un pas mesuré, on ne pouvait rien lire sur son visage

« C'est la fin d'un beau rêve pensait PATAUD »,

« C'est trop injuste marmonnait LUDIVINE. »

Papa restait debout, droit comme un I. Il prit le temps de finir sa tasse de café et s'exprima enfin

« Aucun chien recherché ne correspond à sa description. Par contre, le nom de PATAUD est connu de la dame qui recueille les animaux perdus ou abandonnés. En effet des voisins de son ancien maître ont porté plainte à plusieurs reprises pour signaler les mauvais traitements qu'il faisait subir à son chien. Si personne ne s'y oppose PATAUD peut rester chez nous. »

« Oh que je suis contente ! murmura Maman. »

D'un revers de patte PATAUD avait très vite essuyé une larme et d'un bond il avait sauté sur les genoux de LUDIVINE.

« YOUPI ! YOUPI ! Merci Papa, merci Maman. C'est deux fois Noël aujourd'hui. »

Quand les enthousiasmes se furent quelque peu calmés Papa, avec un petit sourire, posa un nouveau problème :

« Il nous reste à lui trouver un endroit pour dormir. »

« J'ai une idée, soupira LUDIVINE, qui doutait néanmoins qu'elle soit acceptée.



Si l'on posait un coussin dans ma chambre...
Elle hésitait à poursuivre ...
Cela serait comme un lit pour PATAUD. »
*Les sourires complices que ses parents avaient échangés n'échappèrent pas à la fillette.
Sans attendre la confirmation du consentement,
elle leur sauta au cou et les couvrit l'un et l'autre de bisous sonores.
Quant à PATAUD il n'osait plus bouger, d'autant qu'il sentait monter du fond de sa gorge de*

grosses bouffées de joie.

Le reste de la journée s'écoula au rythme des bavardages qui ravissaient ces deux nouveaux amis.

*Mais ne comptez pas sur moi pour trahir leurs secrets ; j'en ai déjà trop dit.
Sachez pourtant que ce soir-là, PATAUD ne dort pas sur son coussin.*

Il partagea le lit douillet de LUDIVINE, dans les bras de sa merveilleuse amie, la tête posée sur son épaule.

Certes ce n'était pas très raisonnable

Mais une fois n'est pas coutume !!!

Gilbert Saliège



Nous avons coutume de vous présenter une chronique de l'orthographe rédigée par Olivier Haenel. Ce dernier est en déménagement entre Strasbourg et Marseille. Dans l'attente de son retour au sein l'équipe de rédaction, nous vous proposons quelques conjugaisons humoristiques...

Passé pas si simple !!

Quelques plaisants exemples de l'emploi du passé simple : pour savourer au mieux l'humour de ces formulations, n'hésitez pas à relire !

- 1. Non ! Ce n'était pas chose évidente que cette conversation toute en langue morte. Et pourtant je la tins.*
- 2. Hier, nous achetâmes le DVD d'un spectacle de Félicien Marceau et, tout de suite, nous le mîmes.*
- 3. Comment ? Vous avez mis à la casse votre Volkswagen ? C'est bien dommage !*

- Tiens ! Vous souvient-il qu'un jour vous me la passâtes.*
- 4. Bien que vous ayez laissé passer votre chance de cesser d'être une prostituée, un jour, vous le pûtes.*
 - 5. Merlin n'était qu'un simple mortel jusqu'à ce qu'enchanteur il devint.*
 - 6. Deux vieux acteurs hollywoodiens discutent :*
 - Te rappelles-tu notre premier film ... ce western dans lequel nous jouions les indiens !*
 - Oh oui ! Et je sais que nous nous y plûmes.*
 - 7. Vous saviez que ce manteau était tout pelé ... alors pourquoi le mîtes-vous pour la réception d'hier soir ?*
 - 8. C'est dans ce tonneau que notre vin vieux fût.*
 - 9. On nous offrit une augmentation et, bien-sûr, nous la primes.*
 - 10. Les moines brassèrent la bière et la burent.*
 - 11. Comme tout bon musulman qui se respecte doit s'y rendre au moins une fois, c'est cet été, qu'au pèlerinage de la Mecque, il alla.*
 - 12. C'est bien parce que vous m'avez invité à goûter votre Beaujolais que je vins.*
 - 13. Charlotte Corday cacha le poignard en son sein, sortit de chez sa logeuse et, soudain, à l'idée du crime qu'elle allait perpétrer, elle se marra.*
 - 14. Que la crevette était un insecte, vous le crûtes assez.*
 - 15. A l'idée qu'ils auraient pu y laisser leur vie, à grosses gouttes, ils suèrent.*
 - 16. Pour les prochaines vacances, l'idée d'aller en Arabie Saoudite, ils émirent.*
 - 17. C'est à cause du trou que cet enfant fit en bas de leur porte, que ses parents le châtièrent.*
 - 18. Elle était encore en train de lui bénir la poitrine à coup de surin lorsque les flics la serrèrent.*
 - 19. Heureusement que vous avez retrouvé des capitaux ! Car mettre la clé sous la porte et déposer le bilan, vous faillites !*
 - 20. Comment ? D'enfiler correctement ce pantalon, incapable vous fûtes ?*

Grâce à Gilbert, encore lui !, nous vous proposons maintenant de jongler avec les lettres.

L'affaire, à l'époque, fit grand bruit, fit couler beaucoup d'encre. On en parle encore aujourd'hui dans les arrière-boutiques de certaines librairies.

L'alerte avait été donnée par un linguiste renommé Il s'était effaré du constat qu'il venait de faire :

Une lettre avait disparu de l'alphabet

Tout d'abord, on ne le crut pas. Pensez-donc, son grand âge et sa vue diminuée étaient certainement la cause de ce charivari.

Mais on eut beau compter et recompter, le chiffre 25 apparaissait au bas de toutes les feuilles de calcul.

Afin de résoudre cette délicate réalité le dossier fut confié à une vieille encyclopédie dont la sagesse légendaire ne laissait aucun doute sur l'issue positive de l'enquête.

Ordre fut donné à l'alphabet de se scinder en deux groupes : les voyelles à droite, les consonnes à gauche.

L'exécution fut immédiate d'autant que l'alphabet, quelque peu piteux, s'estimait responsable de cet incident et n'en menait pas large.

L'enquêtrice écarta d'emblée les voyelles dont le décompte ne posait guère de problème en raison de leur petit nombre. Elle se préoccupa plutôt des consonnes.

Elle se savait particulièrement observée et se devait d'agir vite mais avec circonspection. Son idée était de procéder par élimination :

-Les « unijambistes », incapables d'aller bien loin, furent les premières mises hors de cause : le **F** Fortement cloué au sol, le **T** Totalement immobilisé, le **P** Parfaitement planté.

-Deux filous avaient été jugés capables de se dissimuler : le **M**, par une pirouette aurait pu se cacher en se laissant confondre avec le **W** et l'inverse eut été également possible. Peine perdue, les deux avaient bien répondu présent. Le **N**, quant à lui, par un savant quart de tour pouvait s'avérer quelque peu ressemblant au **Z** qui, lui-même, n'était pas exempt d'une telle métamorphose. Hélas, ils étaient bien là tous les deux !

-Il était apparu, depuis quelque temps, que le **V** souffrait d'un dédoublement de personnalité, le portant à se transformer. Plus de **V** mais un **W**. Eh bien ! Ils se tenaient pourtant tous deux côte à côte.

Un examen individuel s'imposait donc pour le reste du groupe :

-le **B** et le **D** présentaient trop de rondeurs pour courir assez vite.

-le **C** et le **G**, assez ouverts sur le monde, s'avéraient suffisamment bien dans leur peau pour avoir envie de partir à l'aventure.

-le **H**, le **K** et le **R** avaient la possibilité de prendre leurs jambes à leur cou, mais on eut tort de les soupçonner.

-le **J** oscillait sans cesse sur sa base, incapable de faire un pas.

-le **L**, fier de son angle, avait, une fois pour toutes, adopté la droiture et ne se serait pas permis de fuir.

-le **Q**, par contre, aurait pu dévaler la pente mais le bout de sa queue l'arrêtait à chaque tour.

L'encyclopédie se ratatinait peu à peu. Son échec était cuisant. Soudain, elle éclata d'un grand rire qui n'en finissait pas. Elle s'était souvenu d'avoir eu la coupable curiosité de compulsurer les lettres enflammées que deux amoureux s'étaient échangées. Une indélicatesse, certes, mais qui lui donnait aujourd'hui l'occasion de résoudre l'énigme qu'on lui avait imposée. Chaque lettre commençait inmanquablement par :

-Bonjour, mon cœur,

-Mon petit cœur, tu me manques...

Alors afin d'imiter les amoureux, le **O** et le **E** avaient décidé de s'accoler pour ne faire qu'un à tout jamais.

Gilbert Saliège

Et pour terminer nous vous invitons à lire de courts textes rédigés par de jeunes étudiants afin d'évoquer leurs souvenirs des traumatismes ou des bonheurs qu'ils ont partagés autour de l'orthographe. Nous remercions notre Président d'honneur Didier Delattre de nous avoir permis de publier ces six témoignages... venant d'étudiants en filière littéraire...

L'ORTHOGRAPHE ET MOI

"Chargé de Travaux Dirigés de français auprès d'étudiants de première année de la faculté de Cergy-Pontoise, j'ai, lors d'une récente séance, demandé à ces jeunes adultes, garçons et filles, de rédiger un texte intitulé « L'orthographe et moi ». Ce fut pour tous l'occasion de raconter et de commenter un souvenir lié à la maîtrise – ou non – de cette spécificité bien délicate : l'orthographe. Prénom décoré jeté à la poubelle par une maîtresse, angoisse des dictées effectuées en classe qui s'achèvent par un triomphe ou une note humiliante, scène de « torture » ou, au contraire, moments de complicité et de tendresse familiales, diagnostic de la redoutable dyslexie qui fait de l'écriture codifiée des mots une « bouillie immonde », voici quelques-uns de ces témoignages, que nous publions bien entendu avec l'accord de leurs auteurs. Ils renverront chacun à sa propre expérience et vous donneront, peut-être, à vous lecteurs de Signets l'envie de nous faire part de vos propres souvenirs... "

Didier Delattre

Naître au passé simple...

Je me souviens, lorsque j'étais petite, j'aimais beaucoup travailler mon français, surtout la conjugaison avec ma mère qui m'aidait car elle était très forte en français (et elle l'est toujours). C'est une ancienne littéraire à vrai dire. Comme je lisais beaucoup étant petite, cela m'a permis de me perfectionner en orthographe et en conjugaison. J'avais même des grosses affiches de conjugaison scotchées sur le mur de ma chambre.

Un jour, en primaire, la maîtresse nous faisait quelques rappels sur le passé simple. Elle posa une question pourtant si simple, mais si compliquée aux yeux de la classe. Cette question fut « Comment conjugue-t-on le verbe naître au passé simple ? » Aucun élève ne sut répondre... Sauf moi. Alors, après quelques secondes d'hésitation, je levai la main et je répondis : « Naquis ». Elle me regarda, stupéfaite, et me demanda « Va l'écrire au tableau, s'il te plaît ». Je m'emparai de la craie et, de ma main minuscule et d'une écriture fébrile, je rédigeai le verbe entier au passé simple. Puis je retournai à ma place. Grâce à cet exploit de « mini-âge », j'ai eu le droit à une récompense. Il s'agissait en l'occurrence d'images que nous collions sur nos cahiers du jour pour montrer à quel point nous étions de bons élèves et de bons travailleurs ; sur ce coup-ci, je marquai beaucoup de points.

A cet instant, je me suis sentie comme un poisson dans l'eau, très fière de cette petite performance de haut niveau pour cet âge-là. Par la suite, beaucoup de mes camarades m'ont demandé de l'aide pour des moyens mnémotechniques en conjugaison. Je suis fière d'être assez douée dans cette matière, c'est vraiment mon point fort. Mais, de jour en jour, avec la mise en

place des nouveaux moyens de communication tels que les réseaux sociaux, les textos, nous ne nous attardons plus sur les accords entre sujets et verbes, la concordance des temps... Je trouve cela bien dommage, car le français est une très belle langue, et est considéré comme la langue la plus romantique et nous gâchons cela.

Léa Bisegna

Mes vieilles cartes postales

Dès ma plus tendre enfance, mes parents m'ont fait écrire des cartes postales à toute la famille. Etait-ce parce qu'ils avaient eux-mêmes la flemme de le faire ou parce qu'ils voulaient montrer que leur petit garçon savait déjà écrire ? Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, leur fierté s'est rapidement dissipée lorsqu'ils ont vu le nombre de fautes d'orthographe que j'étais capable de faire dans une simple carte postale ! Ils espéraient certainement que j'allais progresser mais le problème ne fit qu'empirer. Plus je connaissais de mots, plus je faisais de fautes. Tant et si bien qu'écrire une carte devint rapidement une expérience traumatisante. Ne pas l'écrire était forcément mal vu et l'écrire était synonyme de catastrophe ...

Il m'a toujours paru incompréhensible que je puisse faire autant de fautes sur un si petit nombre de lignes ! Et pourtant, ce qui me rassurait étaient les dictées scolaires. Etaient-elles trop faciles ? Je ne le sais pas, toujours est-il qu'elles au moins me permettaient d'obtenir de bonnes notes !

Aujourd'hui encore, je garde le souvenir terrible de ces cartes postales. Je sais pourtant que j'ai fait beaucoup de progrès mais je n'en écris presque plus. Je ne peux pas écrire une carte sans penser aux cartes de mon enfance et aux remontrances de ma mère. Je sais bien que j'ai progressé, mais je sais aussi que je peux tomber facilement dans les pièges de la langue française et cela reste pour moi une honte.

Yvan Mermet

Ce fait divers est tiré d'une histoire vraie...

Lorsque j'étais en CE1, il y a fort longtemps, il était de coutume, dans notre classe, de faire régulièrement des dictées. Le but étant bien sûr de voir si quelqu'un est bon en orthographe ou non. S'il réussit, l'école primaire, voire le collège, se passera sans accroc, sinon il va falloir se battre pour survivre dans le dur monde de l'éducation.

Mon institutrice, Mme xxx, une sorcière tyrannique (pour les yeux d'un enfant), me donnait régulièrement ma note fétiche de l'époque, à savoir le 0. A chaque apparition de cette bulle meurtrière, la colère m'emportait. Tout d'abord avoir un 0 vous attire les moqueries de vos camarades qui vous considèrent comme plus « bête » qu'eux. Mais surtout le fait d'être catalogué nul pour un problème d'orthographe me mettait hors de moi.

C'est alors qu'un jour où l'on corrigeait une dictée, après avoir reçu mon 0, je me levai de ma chaise. Les têtes de mes camarades ainsi que celle de mon professeur me lancèrent un regard interrogateur, plein de pitié: « Va-t-il pleurer pour son 0 ? » Voilà la question que j'entendais. Je pris mon courage à deux mains et criai de toutes mes forces « J'en ai MARRE!!!! » et je jetai mon

cahier de dictée à travers toute la pièce. L'euphorie d'un moment me donna la force intérieure de crier mes sentiments tels qu'ils étaient en moi. « J'en ai marre ! » est une phrase qui représente mon passé. Marre d'un système si arbitraire, inégalitaire et injuste ; mais aussi marre de mon présent, marre de la façon dont la société évolue et comment elle nous force à être !

Bien-sûr ce « J'en ai marre ! » me valut une sanction exemplaire. Tout d'abord, je fus privé de récré. Assis dans un coin à regarder les autres enfants jouer est très difficile quand on a 7 ans à peu près. Ensuite j'ai dû faire un bon nombre de lignes pour me « racheter » de ma faute, qui maintenant me fait surtout penser à un appel à l'aide de la part d'un enfant qui souffre de la monstruosité de l'orthographe.

On dit souvent que l'orthographe fait partie d'une langue et qu'elle en constitue sa beauté mais cela est entièrement faux. Ce sont les gens qui font partie d'une langue et qui en constituent sa beauté, sans l'humain la langue ne serait rien. Ainsi garder un système rigide d'orthographe désavantage dès l'enfance un certain nombre de personnes, comme les dyslexiques, c'est-à-dire des personnes comme moi.

Loïc Monin

Neuf lettres de déception

Quand j'étais plus petite, au CP, la maîtresse nous avait demandé d'écrire notre prénom avec une multitude de feuilles de couleur, de gommettes et de décorations afin d'en fabriquer des tableaux pour décorer la classe.

Un certain Robin décora sa feuille de forêts (on pouvait alors déjà voir que son potentiel le porterait jusqu'à l'école Polytechnique). Claire orna son tableau de fleurs et de soleils. Et ce fut alors mon tour... Fière, je vins présenter mon œuvre d'art : mon prénom décoré de neige et d'un grand sapin de Noël. C'est alors que la maîtresse explosa littéralement de rire et me dit d'aller me rasseoir. Mon tableau ne pouvait pas être mis au mur... J'en fus attristée ayant mis tout mon cœur à la tâche. Je lui demandai alors la raison et un fou rire général commença : j'avais mal orthographié mon propre prénom, " Kimberley ", ou neuf lettres de déception...

J'ai depuis appris à écrire mon prénom correctement, je ne fais presque plus de fautes d'orthographe et j'aime les corriger quand je les décèle. Malgré tout, en y repensant, j'aurais beaucoup aimé pouvoir refaire un tableau pour qu'il soit mis au mur de la classe comme ceux des autres élèves ayant un nom plus court.

Kimberley Pager

La bouillie

Un souvenir précis et marquant en rapport avec l'orthographe ? Il en a de bonnes le prof...

Moi, quand je me triture les méninges à la recherche d'un souvenir, tout ce que je vois c'est une bouillie immonde de vagues souvenirs tous plus imprécis les uns que les autres. Pourtant, ils ont tous un point en commun : l'école primaire. L'endroit que je déteste le plus au monde, encore aujourd'hui.

Pas étonnant que je ne veuille pas me rappeler de ce qui s'y est passé.

Et puis après, au collège et au lycée, il y a eu les cours de Français, de Latin et de Grec Ancien. Mais tous les souvenirs que j'ai de ces cours n'ont pas grand-chose, sinon rien à voir, avec l'orthographe.

Un souvenir précis et marquant en rapport avec l'orthographe ? Décidément, il en a de bonnes ce prof...

Gwénael Orlandi

La torture

Chaque soir en rentrant de l'étude, la maîtresse de CP, Madame N..., nous donnait des mots à apprendre et à connaître par cœur.

Ma mère vérifiait bien entendu ces mots, et, si l'orthographe n'était pas correcte, j'étais malheureusement condamnée à copier un ou plusieurs mots dix fois. Etourdie comme j'étais, j'oubliais un "e" par ci et par là... alors la torture recommençait jour après jour.

J'étais très énervée de refaire des exercices, j'aurais plutôt aimé jouer mais non "l'orthographe est la base !" comme disait ma mère. Enfin, avec le recul, j'en ris puisque finalement cette torture qui a continué pendant des années m'a bien servi jusqu'ici. Surtout quand je vois des personnes écrire "c'est moi" avec "ses", je me dis qu'ils auraient bien fait d'être un peu torturés par l'orthographe à un moment donné...

Cassandra Meresse

Nous retrouvons avec plaisir la CHRONIQUE CINEMATOGRAPHIQUE de



Catherine Fabre consacrée au film « J.Edgar » qui relate la vie publique et privée de l'une des figures les plus puissantes et les plus controversées de l'histoire des Etats-Unis, John Edgar Hoover. Incarnation du maintien de la loi en Amérique en tant que Directeur du F.B.I. pendant près de cinquante ans, il fut tout à la

fois craint et admiré, honni et révééré. Mais, derrière les portes fermées se cachait d'énigmatiques secrets qui auraient pu ruiner son image, sa carrière et sa vie.

J. Edgar

L'homme du (des) président(s) ! Personnage ambigu et charismatique qui a marqué l'Amérique et dont la présence « flotte » encore aujourd'hui dans les bâtiments du FBI qui portent son nom ; J. Edgar Hoover a été l'instigateur des méthodes modernes d'expertises médico-légales et a mis en place tout un



arsenal de lois fédérales dont l'influence se fait toujours sentir aux Etats-Unis de nos jours.

A la fois craint et admiré, l'homme était une « énigme » dont la vie publique et privée suscitait rumeurs et calomnies. Un homme de l'ombre qui, pendant quarante-huit ans passés à la tête du FBI, a su préserver sa véritable identité grâce à son culte du secret. Un homme qui, aujourd'hui, devant la caméra de Clint Eastwood, renaît sous les traits de Leonardo Di Caprio. Le film commence au milieu des années 1970, sous la présidence de Nixon.

Vers la fin de sa vie et de son mandat, Hoover, soucieux de préserver son héritage, dicte ses mémoires et se plonge dans ses souvenirs de jeunesse. Il n'avait qu'une vingtaine d'années lorsqu'il débuta sa carrière à l'institution qui n'était encore que le BOI (Bureau of Investigation).

Retour en arrière, début des années 1920...

Sous la férule écrasante d'une mère possessive, castratrice, Annie, qui ne supporterait pas que son fils soit de la « jaquette », mais qui souhaite que celui-ci redore le blason familial en donnant au nom de Hoover toute la notoriété qu'il mérite, le jeune Edgar, pour satisfaire les attentes de sa mère, est extrêmement motivé pour se faire une place à Washington.

En vue de mettre de l'ordre dans une Amérique où les bandits sont fêtés comme de véritables héros, il ne recule devant rien pour protéger son pays. A commencer contre la « menace rouge » et les idées bolcheviques qui gagnent le territoire américain (et qui, plus tard, déclencheront la fameuse « chasse aux sorcières » de McCarthy).

A la tête du BOI puis du FBI, justicier implacable n'hésitant pas à contourner la loi dans l'intérêt du pays, initiateur du plus gigantesque fichier d'empreintes digitales au monde, ses méthodes novatrices permettent, entre autres, les arrestations du ravisseur et meurtrier du fils de l'aviateur Charles Lindbergh (Josh Lucas) et celle du célèbre hors-la-loi John Dillinger.

Il sait si bien se mettre en avant que son image de super-agent du FBI s'impose dans l'inconscient collectif : on lui consacre des albums de BD, des vignettes à son effigie ornent même les paquets de corn-flakes, ciblant ainsi la jeunesse du pays et l'associant à la protection de la famille et à la sécurité des enfants.

Manipulateur, charmeur, corrupteur, il multiplie les écoutes téléphoniques et les dossiers compromettants qu'il constitue sur les personnages les plus influents du pays, à commencer sur les huit présidents des Etats-Unis avec lesquels il entretient de plus ou moins bonnes relations, notamment avec le clan Kennedy qui aurait bien aimé avoir sa peau, mais ne pourra jamais l'obtenir.

Intouchable grâce à ces dossiers, objets de tant de craintes et de convoitises – dossiers que sa secrétaire Helen Gandy, fidèle et loyale jusqu'au bout, détruira à sa mort - et alors que les présidents se succèdent, Hoover



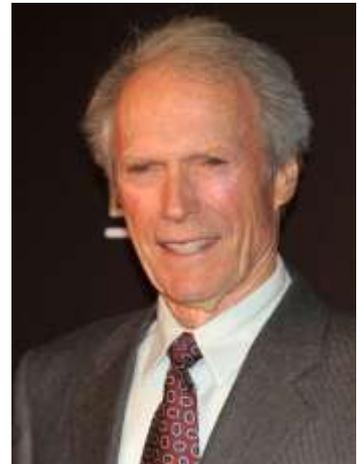
reste le patron du FBI.

Mais l'homme le plus puissant des Etats-Unis a aussi sa part d'ombre. Notamment du côté de sa vie privée.

Marié à son travail, comme il dit, « chasseur » d'homosexuels et lui-même homosexuel refoulé attiré par les hommes, il entretient une relation complexe « d'amitié-amoureuse » avec celui qui sera son bras droit et son compagnon jusqu'au bout, Clyde Tolson . Une relation ambiguë que l'homme le plus secret du monde dissimulait en donnant le change et en se montrant en public avec les femmes les plus en vue du moment, comme l'actrice Dorothy Malone ou encore Ginger Rogers et sa mère. Des femmes « couvertures » destinées à tromper son monde et à protéger sa carrière et son souvenir.

L'homme qui en savait trop !

A 82 ans, et après son *Au-Delà* en 2010, on retrouve le « grand Clint » aux commandes de ce formidable film d'époque. Un film « politique » de 2 h 15 qui dessine le portrait captivant de l'Amérique et d'un homme au destin légendaire et hors du commun. C'est du sur-mesure, du cousu main à la mise en scène esthétique et classique sur celui qui détenait presque tous les secrets de l'Amérique !



Catherine Fabre

Afin de poursuivre par des lectures l'histoire de J.Edgar, vous pouvez consulter les ouvrages suivants :

-La Malédiction d'Edgar par Marc Dugain (Gallimard 2005)

-J. Edgar Hoover, directeur du Fbi, scandales sexuels et dossiers secrets par Athan Theoharis (Original Books Novembre 2011)

'Le plus grand salaud d'Amérique : J. E. Hoover, patron du FBI par Anthony Summers (Seuil, 1995).

-American Tabloid par James Ellroy (Rivages Noir 1997)

Le premier et le dernier sont disponibles à la médiathèque.

UN PRINCE DOIT VENIR

Nous conseillons l'ouvrage ci-dessous mentionné, disponible à la Médiathèque, à ceux que l'histoire locale intéresse.



Vous y trouverez plusieurs allusions à Saint Leu, notamment à propos de la présence secrète de Cadoudal chez l'énigmatique Michelle de Bonneuil, agent secret qui évolua dans les hautes sphères de la société française à la veille de la Révolution et qui rallia les franges ultra-

conservatrices pour soutenir les menées contre-révolutionnaires des royalistes. Elle échappa aux massacres de Septembre 1792 en se réfugiant à Saint-Leu chez sa nièce Mme Hutot de Latour, également nièce du Comte de Vaudreuil, éminente personnalité royaliste proche du Comte d'Artois. Mais elle fut finalement arrêtée en 1793 et échappa mystérieusement à la guillotine après un an d'incarcération à Sainte-Pélagie. Quelques mois plus tard, sa fille Laure épousait à Saint-Leu Michel Regnaud de Saint-Jean d'Angély, future 'Éminence grise' de Napoléon I (cf. la biographie de ce dernier par Olivier Blanc).

Elle fut chargée de missions en Espagne où elle fit valoir l'alliance hispano-anglaise prônée par la noblesse française émigrée. Porteuse de messages entre Londres et Paris, elle se rendit aussi en Prusse et en Russie où Talleyrand lui confia certaines intrigues diplomatiques l'apparentant parfois à un agent double.



En septembre 1803, Cadoudal arrivant d'Angleterre fut logé à St Leu avant de gagner Paris, vraisemblablement au château de la Chaumette, propriété de Regnaud de Saint Jean d'Angély, gendre de Mme de Bonneuil. Ce serait dans cette même propriété que Germaine de Staël se serait réfugiée après que Bonaparte eut enjoint à Fouché, qui lui-même avait bien connu Saint-Leu pendant le Terreur, de l'arrêter...

Un personnage intéressant à suivre ... (cf. Olivier Blanc, *Mme de Bonneuil, femme galante et agent secret (1748-1829)* (Ed. Robert Laffont 1987)

Succédant au « Ministère des ombres » où Pierre Lepère traçait de Nicolas Fouquet le disgracié, un portrait attachant, « Un prince doit venir » évoque un autre mythe souterrain de notre Histoire, celui du duc d'Enghien.

Après plusieurs tentatives d'assassinat perpétrées depuis le début du Consulat par les jacobins et les royalistes, Bonaparte est averti au début de 1804 (An XII de la République) de la présence à Paris de Georges Cadoudal, le rebelle chouan. Tout prouve qu'il fomente un nouveau complot avec la complicité des généraux Pichegru et Moreau. On annonce aussi l'arrivée imminente d'un prince venu d'Outre-Manche mais c'est en vain que le Premier consul fait surveiller les côtes normandes. Ce n'est donc pas des Bourbons restés en Angleterre et qui ne semblent pas vouloir en bouger que surviendra le péril. Talleyrand suggère alors le nom du duc d'Enghien, le seul prince du sang qui soit demeuré sur le continent. Bonaparte a entendu parler des actions militaires passées du prince, souvent parallèles aux siennes et saluées jusque dans le camp républicain et il doute que ce jeune homme puisse être l'âme d'une conspiration aussi lâche. Finalement, il se laisse convaincre par Talleyrand et la suite de cette ténébreuse affaire constitue l'un des épisodes les moins glorieux de sa trajectoire légendaire. Peut-être fallait-il donner cette victime innocente en gage aux nostalgiques de la révolution et en exemple aux jusqu'au-boutistes royalistes pour parvenir plus haut ? En tout cas, deux mois plus tard, le 18 mai 1804, et sans rencontrer la moindre résistance, Bonaparte devenait Napoléon I^{er}. **(Présentation du livre par les Editions de la Différence)**

Gérard Tardif

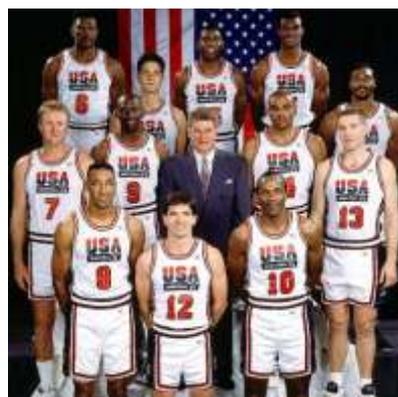
LES CONFERENCES DE SAINT-LEU se poursuivent et se développent : treize séances vous ont été proposées en 2011. Nous nous efforcerons de vous fournir le texte de l'exposé à chaque fois que cela sera possible. C'est ainsi que nous avons le plaisir de diffuser le texte de la conférence donnée par Gabriel Bernasconi le 15 octobre dernier dans le cadre du programme choisi par Val et Forêt « Bibliothèques en fête » sur le thème du sport et de la littérature. Cette conférence portait sur le rôle du C.I.O. en tant qu'acteur atypique des relations internationales. Nous remercions l'auteur d'avoir permis cette publication.

Le sujet sur lequel nous allons nous exprimer aujourd'hui sera au cœur de l'actualité d'ici quelques mois, avec les Jeux Olympiques de Londres. Comme à chaque édition, l'information olympique saturera les écrans, les radios, les sites - une dimension médiatique, caractéristique du phénomène olympique. En 2004, lors des Jeux Olympiques d'Athènes, la plupart des chaînes de TV et des radios ouvraient ainsi leurs journaux sur les résultats des Jeux avant de traiter l'arrivée du pape à Lourdes.



Et je ne parle pas des derniers J.O. à Pékin... A ce sujet, si le C.I.O. est une organisation officiellement apolitique, la politique est cependant inhérente à son activité et à sa dimension. Chaque édition a d'ailleurs un invité politique, de l'environnement aux aborigènes, de l'apartheid aux Jeux Coca-Cola d'Atlanta...

Mais avant de commencer, je souhaiterais savoir quelle est **l'image** qui vous vient spontanément en tête quand vous entendez le mot Jeux Olympiques ? Pour beaucoup, cette première pensée va aux anneaux, aux cérémonies d'ouverture et aux allumages de flamme, éléments on ne peut plus fondateurs de la symbolique olympique. A titre personnel, il s'agit des poings levés du Black power de Carlos et Smith en 1968. Pour d'autres, cela sera Jesse Owens et Berlin 1936, l'attentat de Munich en 1972, les boycotts de Moscou et Los Angeles... autant d'images fortes et politiques. L'histoire olympique possède un ancrage dans la mémoire collective. **Certains évènements** ont durablement marqué l'opinion publique et semblent désormais **inscrits dans l'histoire de l'Humanité**.



Heureusement, les images qui suivent sont **plus sportives**, les Barjots du handball, Guy Drut, les bosses d'Edgar Grospiron ou le saut de Beamon à Mexico, sans oublier Carl Lewis... et Ben Johnson qui a fait découvrir le dopage à des millions de jeunes. Sans oublier non plus la Dream

Team américaine de 1992... encore un autre symbole, celui du professionnalisme.

En quelques images, nous venons de balayer une partie d'un prisme olympique complexe. En un peu plus d'un siècle, les J.O. sont devenus un rendez-vous universel et le C.I.O., une institution incontournable du sport international. Exerçant son action dans des domaines bien plus vastes, il est devenu **un acteur des relations internationales**, dans les rapports entre Etats comme dans les rapports entre les peuples. Le démontrer, mais surtout l'expliquer, voire le modéliser constituait l'un des enjeux de ma thèse.

Pour revenir aux origines, en 1894 les pionniers du sport réunis par Coubertin constituent un Comité en charge de la rénovation des Jeux Olympiques, le futur C.I.O. Son **objet** : organiser **un évènement**, les Jeux olympiques, en vue d'internationaliser **une activité**, le sport, autour **d'une cause**, l'Olympisme. Les principes fondateurs des Jeux olympiques furent alors définis comme suit : une stricte cadence **quadriennale** « à l'antique » - un caractère **sacré** - **l'internationalisme**, tant pour les participants que pour la ville organisatrice, instaurant un nomadisme, une itinérance de l'évènement olympique - la programmation du **sport moderne** - le choix de **l'amateurisme** : ni gains de valeurs, ni professionnels. Le pacifisme est constant depuis ses débuts. Nombre de prix Nobel de la paix ont d'ailleurs compté dans les proches de Coubertin et du C.I.O. Simplement, une évolution est apparue, l'internationalisme initial se transformant en **universalisme** au début du XXème siècle.

Officiellement, **l'Olympisme** est « une philosophie de vie, exaltant et combinant en un ensemble équilibré les qualités du corps, de la volonté et de l'esprit. Alliant le sport à la culture et à l'éducation, l'Olympisme se veut créateur d'un style de vie fondé sur la joie dans l'effort, la valeur éducative du bon exemple et le respect des principes éthiques fondamentaux universels » avec pour but « de mettre partout le sport au service du développement harmonieux de l'homme, en vue d'encourager l'établissement d'une société pacifique, soucieuse de préserver la dignité humaine »¹. Les deux tenants de l'Olympisme officiel sont posés : le sport, et une vocation systémique à s'y appuyer pour structurer l'individu dans une société humaniste.

Les quatre principes de l'Olympisme tel que souhaité par Coubertin :

- « être une **religion**, c'est-à-dire une "adhésion à un idéal de vie supérieure, d'aspiration au perfectionnement" ;
- représenter une **élite** "d'origine totalement égalitaire" en même temps qu'une "chevalerie" avec toutes ses qualités morales ;
- instaurer une **trêve des armes** "fête quadriennale du printemps humain" ;

¹ Principes fondamentaux n°2 et 3

- glorifier la **beauté** par la "participation aux Jeux des Arts et de la pensée" ».

Eloge de la beauté, de l'excellence, établissement d'une hiérarchie non pas sociale, mais humaniste et morale, exhortation à une parenthèse pacifique et ambition religieuse, ainsi sont donc officiellement présentés les préceptes coubertiniens.

Le sport ancre par ailleurs naturellement le C.I.O. dans les relations internationales. Il est le domaine sur lequel le C.I.O. a affirmé son autorité et sa légitimité historique. Créé aux balbutiements du sport, il a été acteur du développement et de la structuration du sport, contribuant notamment à la création des FI. Seul représentant international crédible, il s'est fait l'interlocuteur des autorités publiques au nom du sport.

Médiatisant les disciplines et les sportifs, il a contribué à la 'sportivisation' d'activités physiques (rituelles, défensives, de transport...), à l'internationalisation des règles et à la diffusion de la pratique sportive. Comme autorité suprême, il a par ailleurs été précieux dans le règlement des conflits, le financement et la gouvernance du sport.

Mais sans l'Olympisme, le C.I.O. n'est qu'un organisateur d'évènement sportif, un montreur de foire universelle. En inscrivant son mouvement dans **une finalité sociétale**, en intégrant des dimensions philosophiques, le C.I.O. s'est habillé de **pureté** d'une part, et a sensibilisé à sa cause d'autre part. La multiplication **des rites et des symboles** (anneaux, flamme, relais...), en particulier, révèle une quasi-religiosité où les icônes tiennent une place majeure. Les symboles olympiques permettent de communiquer efficacement à destination de l'ensemble de la population mondiale. En l'espèce, le rapport à **l'Antiquité**, patrimoine universalisé, est crucial... et omniprésent. Il participe à une **représentation** exceptionnelle de l'Olympisme.

Mais le C.I.O. est une institution qui a su **réformer sa cause**, parfois dans la douleur et l'adapter aux nouveaux enjeux sociétaux. **Pragmatique**, le C.I.O. a ainsi renoncé à **l'amateurisme** au début des années 1980. D'abord victime de la Guerre Froide, du fait des sportifs d'états de l'Est, il a subi la pression des Fédérations, des athlètes, des médias et des enjeux économiques croissants du sport pour finir par disparaître des tablettes du C.I.O.

L'Olympisme a par ailleurs vu **l'élargissement de sa cause**. Je ne parle pas de la mention, dans la Charte olympique, de son implication dans la lutte contre le trafic de drogue, insérée en 1999 et supprimée à la révision suivante. Non, il s'agit plus particulièrement de la notion de **développement durable** qui, au lendemain des Jeux d'hiver de Lillehammer 1994 est devenue un nouveau pilier d'un Mouvement olympique qui prône sa propre « responsabilité sociale ». Le C.I.O. est dans l'air du temps.

L'Olympisme caractérise **les Jeux Olympiques** parmi les compétitions internationales. Il marque la différence pour le premier évènement mondial.

Portés par une assise populaire, les Jeux font consensus (économique, politique, médiatique).

Les JO, le cœur de l'activité du C.I.O., sont également la source de sa richesse. Il a donc dû les **protéger**, en particulier de la concurrence, qu'elle soit d'origine commerciale (Ted Turner), politique (GANEFO, Spartakiades), ou qu'elle s'inscrive dans des niches événementielles. En intégrant certaines manifestations (Paralympiques, Jeux Mondiaux) ou en créant d'autres événements réservés à des publics ciblés (JOJ, FOJE), le C.I.O. **élargit son offre** et réduit les marges d'insertion dans le marché. En valorisant l'Olympisme, il caractérise son propre événement par rapport aux autres.

Ce contrôle de l'événementiel sportif passe par ailleurs par le **contrôle de l'environnement sportif**. Le C.I.O. n'est pas gestionnaire du sport et a dû s'assurer la collaboration des FI, par le financement, par la reconnaissance, par l'insertion au programme olympique. Mais au-delà de la structuration du Mouvement Olympique et, au-delà, le C.I.O. s'est attaché à intégrer l'ensemble du sport sous sa coupe.

Le C.I.O. s'appuie sur un **système de reconnaissance** : attribution d'un domaine, labellisation olympique (légitimité). **Vassalité institutionnelle** (CNO). Principe de **délégation** (FI, villes et états hôtes...). Equilibre de **redistribution** des revenus. **Solidarité Olympique**, mécanisme unique dans sa dimension.

Son autorité et sa légitimité sur le secteur sportif sont reconnus par l'ensemble des acteurs. Mise en place et intégration...d'un **réseau** propre le représentant auprès des Etats (CNO) : société olympique.

Point fondamental : obligation d'avoir un CNO pour présenter des athlètes aux J.O.

... de **partenaires** de développement chargés de la pratique (FI) : sociétés sportives.

... de structures **transnationales** chargées de l'ordre et de l'éthique (TAS 1983, AMA 1999).

... **d'alliés objectifs** (scoutisme, états, sponsors, Eglises...). **Le C.I.O. fait d'abord sa politique.**

Une grande partie de mes travaux est consacrée à la constitution même du **C.I.O.**, dans une approche sociologique que je n'éprouverai pas ici, mais qui révèle certaines particularités, notamment le pragmatisme et l'opportunisme du C.I.O. dans son recrutement, l'infailibilité du président ou le contrôle effectué sur les membres. On constate ainsi la recrudescence de recrutement de personnalités internationales dans les années qui entourent les grandes crises internationales ou de personnalités économiques au moment des crises économiques.

Pionnier d'une société internationale qu'il a participé à façonner, il appartient à une catégorie particulière en termes de droit international, celle des ONG. Il est donc un modèle expérimental de gestion d'un secteur à

*l'échelle planétaire, atypique puisque né avant l'ensemble du secteur qu'il contrôle, ou presque. En particulier, la mise en place, au sein du Mouvement Olympique, d'un système juridique transnational inédit (TAS), est particulièrement intéressante pour apprécier l'avenir de la société internationale, de même que la mise en place d'une structure paritaire public/privé unique en son genre, le TAS. Ou comment le C.I.O., passant de **l'universalisme au transnationalisme**, sert de **chambre d'expérimentation** à l'échelle politique (cf. Apartheid, Chine, Allemagne, apprentissage de règles internationales).*

Si les Jeux Olympiques appartiennent désormais au patrimoine universel, le C.I.O. n'en est pas encore là.

*De toutes les ONG, avec la Croix-Rouge, le C.I.O. est sans doute **l'acteur le plus en place au sein de la société internationale**. Sans être un Etat, il en possède certains caractères et dispose de suffisamment d'atouts pour rivaliser avec des acteurs internationaux de jure. Un symbole, celui de chefs d'Etat se prêtant au jeu de l'oral devant un jury olympique pour obtenir les Jeux. Il est cependant **atypique**, d'un point de vue juridique (il n'a pas la personnalité internationale) comme d'un point de vue opérationnel (il ne dispose que de créneaux durant lesquels le rapport de force lui est favorable). Par ailleurs, de par son apolitisme officiel, sa véritable **marge de manœuvre** semble en réalité relativement faible.*

*Il reste par ailleurs soumis aux **initiatives privées** susceptibles de déstabiliser l'équilibre olympique. Il est par ailleurs désormais menacé par un véritable péril : la désaffection populaire. Entre corruption, dopage, et opacité de décisions pouvant apparaître comme discutables, le soutien populaire, base du consensus réuni autour du C.I.O., est menacé, d'autant que **les ONG de troisième génération** ne l'épargnent pas. S'il a plus ou moins acquis la paix des Etats depuis 1984, le C.I.O. est désormais menacé par ses propres consœurs associatives.*

*Enfin, un point me semble particulièrement sensible pour l'avenir du C.I.O. : **la gestion des organisations régionales politiques** qui, à l'instar de l'Union européenne, viennent s'impliquer dans la gestion du sport. Après le règlement des relations avec le système onusien, et en particulier la préservation de son domaine de compétence, le C.I.O. va devoir concilier avec ces organisations.*

[Union européenne, relations avec l'ONU, mise en place d'une societa sportiva, francophonie...]

Gabriel Bernasconi

Notre ami Christian nous rappelle, dans un article très documenté, les liens qu'a entretenus son père Robert avec les réseaux que l'Intelligence Service avait créés afin d'assurer le sauvetage et la récupération des aviateurs alliés dans la France occupée et notamment Shelburn .

DE SAINT-LEU-LA FORÊT à la « PLAGES BONAPARTE » L'ÉPOPÉE DU RÉSEAU « SHELBURN »

C'est en lisant le livre « Par les nuits les plus longues », consacré au réseau d'évasions « SHELBURN », que j'ai découvert que celui-ci avait une ramification passant par Saint-Leu. Mon attention avait été attirée par le nom d'un des aviateurs sauvés, « Andrew HATHAWAY ». Ce nom ne m'était pas inconnu. Aussi, ai-je effectué des recherches dans les documents que détenait mon père, en tant qu'agent de renseignement chargé de mission du B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignement et d'Actions, créé à Londres par le Général De Gaulle et dirigé par le Colonel Passy, de son vrai nom Dewavrin), et membre de « SHELBURN », puis de « KUMMEL », « GOELETTE », ce dernier en contact avec le réseau d'évasion « COMÈTE ».

Ce réseau dépendait de l'Intelligence Service (Service d'espionnage et de renseignement anglais). Il permettait, le sauvetage et la récupération des aviateurs alliés abattus au-dessus du territoire français et leur évacuation par mer, à partir de la région de GUINGAMP. Ces opérations se déroulèrent de Janvier à Août 1944.

L'activité clandestine de mon père durant la guerre et son rôle dans la Résistance sont cités dans le livre, édité par l'A.N.A.C.R. (Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance) du Val d'Oise, dont un exemplaire est déposé à la médiathèque de Saint-Leu. Il concerne toute l'activité de la Résistance en Val d'Oise, activité qui a été aussi relatée dans la plaquette spécialement éditée par « Les Amis de la Bibliothèque Albert Cohen » à l'occasion du sixantième anniversaire de la Libération, sous le titre : « Cinq années d'ombre et d'espoir à Saint-Leu-la-Forêt » et qui a été rappelée dans l'un des derniers « Signets », sous la plume de Gérard Tardif. Il est tout d'abord indispensable de faire un retour au début de la guerre, à Saint-Leu, pour pouvoir rejoindre ensuite l'histoire du réseau « SHELBURN » en Bretagne. Mon père, Robert Decamps, régisseur de marchés communaux, demeurant, avec sa famille, à Saint-Leu, depuis 1934, exerçait son activité professionnelle dans la banlieue Nord de Paris. De ce fait, il avait des contacts fréquents avec les différentes autorités administratives de plusieurs villes, (Mairie, Gendarmerie, Commissariat de Police) ainsi qu'avec le public local, les commerçants ambulants et un groupe d'amis Saint-Loupiens. C'est ainsi que lors d'une réunion avec ses amis, il apprend que certains d'entre eux ont fait



partie, lors de la guerre de 1914-1918, d'un réseau de passeurs permettant l'évasion de soldats alliés, prisonniers des allemands. Ils agissaient en qualité d'agents de l'Intelligence Service. Ce réseau d'évasions était rattaché à celui d'Edith Cavell, sous la dénomination « Réseau Jacquet de Lille ». Pour l'histoire, ce réseau agissait à Lille dans le Nord, et était dirigé par Eugène Jacquet, lequel sera pris comme Edith

Cavell et fusillé (Edith Cavell fut exécutée le 12 octobre 1915). Un monument est érigé, à Lille, en mémoire de ce réseau et de ces patriotes. (A Paris, dans le jardin des Tuileries, un monument à la mémoire d'Édith Cavell, offert à la Ville de Paris par le journal *Le Matin*, fut inauguré le 12 juin 1920. Dû au ciseau de Gabriel Pech, il était adossé au mur oriental du Jeu de Paume. Il fut détruit le 14 juin 1940 par les troupes allemandes dès leur entrée dans Paris).

Dès fin septembre 1940, d'un commun accord avec eux, il créé, le « Groupe reconstitué Jacquet de Lille » qui va commencer à effectuer le camouflage, l'hébergement et l'évacuation de prisonniers évadés, d'israélites et de

personnes recherchées, sans avoir à en dire le motif, par l'ennemi allemand. Vont donc se regrouper les familles JOST – DELCOUR - DECAMPS - DUTERTRE pour St Leu, MAZINGUE – BLOTIN – KARELS à Franconville, chacun se partageant la tâche d'héberger, de nourrir, de vêtir et de guider l'acheminement de ces fuyards, et dans les mois qui suivent, le franchissement de la ligne de démarcation.

Certains poursuivaient leur fuite jusque dans les Pyrénées. Là-bas, mon père était en contact avec M. VANSTRAETEN et M. MATHIOTTE, ancien secrétaire de

Mairie de notre région, parti en retraite, à Argelès-Gazost. Des faux papiers d'identité leur étaient établis grâce à la complicité des secrétaires de Mairie, des Commissaires de Police et des agents appartenant à d'autres administrations qui étaient connus de mon père. De 1940 à fin Juillet 1944, 1500 cartes d'identité auront été fournies et 1102 passages effectués en coordination avec les réseaux d'évasion sus-rappelés.

Cette activité clandestine va se poursuivre jusqu'en avril 1942, car ce groupe va être démantelé par les services allemands. Les familles MAZINGUE et DUTERTRE furent arrêtées et certains mourront des suites des sévices subis. Robert DECAMPS sauve 18 membres de ce groupe d'évasions et rattache ceux-ci à un mouvement de résistance, de renseignements et d'évasions appelé « LIBRE-PATRIE », lequel affilié aux F.F.C. (Forces Françaises Combattantes, rattachées au commandement du Général De Gaulle), est dirigé à Paris par MM. les docteurs PEBEINE, PASCANO et FOURNIER. Le mouvement « LIBRE-PATRIE » est un sous-réseau de « TURMA-VENGEANCE ». Celui-ci est un important réseau, dépendant du B.C.R.A. et dirigé par MM. les Professeurs



VIC-DUPONT et WETTERWALD. Il crée un noyau de celui-ci pour la Seine-et-Oise-Nord.



Monument Turma Vengeance au Père Lachaise

Le noyau de Seine et Oise s'étoffe et une antenne indépendante est créée en cloisonnement, à Argenteuil, sous la responsabilité du Colonel PRUDHON qui sera arrêté par la Gestapo et mourra en déportation à Ellrich (Kommando de Dora).

Une chaîne d'évasion passait par Noyers sur Cher, avec pour responsable M. BLOTIN, une autre par Génil-Blanc, à Cherval, dans la région d'Angoulême, avait pour passeurs M. Mme VANDERSTICHELE et HESEMANS, une de secours à Montceau les Mines avait comme passeurs LHENRY père et fils, toutes servant à franchir la ligne de démarcation, sans oublier celle d'Argelès via le col d'Arrens conduisant vers l'Espagne et dirigée par M. VESTRATEN père.

L'acheminement de ces « colis » (c'était le nom donné aux recherchés, aviateurs ou résistants), se faisait soit par le train ou en véhicule automobile. C'était le cas, pour les DELCOUR de St Leu qui étaient titulaires d'un « ausweis » comme exploitants forestiers et emmenaient certaines de ces personnes dans leur camion, mêlés parmi leurs employés bucherons, jusqu'à Méru dans l'Oise où ils étaient pris en charge par le gardien du moulin du château de Montchevreuil à Fresneaux, près de St-Cépin et guidés ensuite vraisemblablement vers le réseau d'évasions « KUMMEL », ou vers d'autres réseaux dépendants du B.C.R.A...

Les aviateurs dont l'avion avait été abattu par la D.C.A. allemande étaient récupérés, si possible, à leur descente en parachute et avant l'arrivée des allemands sur le terrain, par les résistants, fermiers ou autres. Ils étaient camouflés immédiatement et vêtus en civil.

Pour l'anecdote, c'est ainsi que me reportant au « Journal de marche et des opérations », rédigé par mon père lors de la libération de notre région, je lis que, « le 22 Aout 1944, un avion est abattu à 9h15 vers le « Bout du monde » à Pierrelaye ; l'équipage est brûlé, sauf un parachutiste qui est recueilli par le jeune fils MONNIER et dirigé sur « DUBOUST ». MONNIER protège sa retraite en dirigeant les recherches des patrouilles boches vers lui, après s'être équipé avec le blouson de l'aviateur ; malgré de nombreux tirs de rafales, il est sorti indemne de l'aventure. L'aviateur est alors convoyé par GIBARD. Tandis qu'au loin on entend les bombardements vers Creil. »

Puis de nuit, avec la complicité des chefs des brigades de gendarmerie locales, (M. POMMARAT brigade de Taverny - M.LAFLEUR brigade de Franconville - M. LACHASSE brigade de Cormeilles, etc..) qui balisaient les parcours d'évacuation, ces aviateurs passaient d'hébergeurs en hébergeurs. Ils ne restaient jamais très longtemps chez chaque hébergeur de la filière

d'évasion pour ne pas susciter la curiosité du voisinage et les risques de bavardage. Ils étaient ensuite confiés aux passeurs et accompagnateurs, jusqu'au lieu de récupération, à destination de l'Angleterre.

Ce sous-réseau va à son tour être démantelé par les services de contre-espionnage allemands et la Gestapo en novembre 1943. Le docteur PASCANO va être arrêté et condamné à la déportation par le tribunal de guerre allemand, siégeant à Paris. Il réussira à se sauver du train de déportés, en gare de Compiègne, grâce à la complicité de cheminots résistants. Il parviendra, par des chaînes d'évasion, à gagner Saint-Leu où il sera hébergé, avec sa maman et sa sœur, chez les DECAMPS. Il pourra continuer, durant quelques mois, son activité clandestine, habillé en curé, sous le nom d' « abbé MALCAMPET », l'abbé LELOUP, curé de Saint-Leu, lui ayant prêté une soutane. Le docteur FOURNIER est arrêté un mois plus tard et déporté au Struthof – Natzweiler, puis à Buchenwald et Dachau.

Les secteurs non atteints de « LIBRE-PATRIE » en Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, et ceux de la zone côtière de Picardie sont alors, en décembre 1943,



Docteur André Fournier

rattachés au réseau « ARC EN CIEL », dépendant lui aussi de « TURMA-VENGEANCE ». Il est dirigé par le docteur BAUD, ancien d'un réseau « BUCKMASTER » (du nom d'un colonel Anglais des S.O.E., réseau de sabotage anglais). Cette affiliation comporte dorénavant des groupes-francs de sabotage, de renseignements, et d'évasions. Robert DECAMPS rattache à ce réseau 170 agents et 2 groupes de corps francs et d'action. Mais revenons à SHELBURN car, dès septembre 1943, mon père qui porte comme surnom, auprès du B.C.R.A, « LANDOUZY » ou l'indicatif « I6I6 » ou « AR/1 », devient aussi membre de ce réseau anglais.

Contacté par LHENRI dit LETTON, du « War Department », il devient pour les britanniques, l'agent « Z/WAY 1 et 2 ». Et là, vont se succéder les sauvetages d'aviateurs. Des soins sont prodigués aux parachutistes blessés par des médecins de la Résistance (Dr. Esnault à St-Prix ou Dr. Montarnal à Argenteuil). Les hébergements et les convoyages de 32 aviateurs alliés secourus de 1943 à 1944 seront effectués pour notre région ; 4 aviateurs séjourneront chez les DECAMPS. Les noms de ces aviateurs étaient transmis par radio clandestine, au fur et à mesure, par la centrale « Prométhée » (radio clandestine de « TURMA », aux forces alliées en Angleterre. Une liste récapitulative sera établie à la fin de la guerre, à la demande des alliés, pour remercier les personnes, qui auront apporté assistance aux aviateurs sauvés grâce à eux. Certaines recevront, pour les avoir secourus au péril de leur vie, par le Roi de Grande-Bretagne « La Médaille Royale du Royaume Uni dite « King Medal of George VI » ou par le Président D. Eisenhower « La Freedom of USA ».

Certains aviateurs étaient acheminés, venant du Pas-de-Calais et de la Somme, territoires situés en zone rouge, mais région où s'étendait l'activité de renseignement de « LIBRE-PATRIE » puis d' « ARC EN CIEL ». Dans celle-ci et en sus de la région parisienne, mon père était devenu Chef de région, chargé de mission de Ière classe, en qualité de P2, et sa tête était mise à prix, en zone rouge, par voie d'affiches, comme étant recherché par l'Abwehr, (service de contre-espionnage de la Wehrmacht). C'est dans ce secteur qu'avait été prévu initialement le débarquement (plages plates, proches de l'Angleterre et de l'Allemagne pour faciliter l'invasion). D'autres aviateurs avaient été secourus, dans le Vexin à Etrépagny, Laneuville, Monneville, ou en Haute et Basse Normandie, à Lyons-la-Forêt, Pacy sur Eure, et aussi dans le Beauvaisis ou plus près, dans notre région, à Chauvry, Saint-Leu, Beauchamp, Baillet, Pierrelaye, Eragny etc...

Ce réseau « SHELBURN », ainsi que je l'ai rappelé précédemment, avait été créé par les Britanniques, pour apporter une assistance éventuelle, sur le territoire français, aux aviateurs alliés, afin de les rapatrier, le plus rapidement possible, en Angleterre. En effet, la formation d'aviateurs était longue et coûteuse ; il fallait 2 ans pour former un pilote. Le rapatriement par l'Espagne, via Gibraltar, était long et périlleux. Il fallait donc trouver un moyen rapide d'acheminer les aviateurs récupérés et c'est par la mer que cela dut se faire. Initialement les Anglais avaient établi un réseau d'évasion, dirigé par l'agent PAT O'LEARY, de son vrai nom Albert GUERISSE, ressortissant belge, dépendant du War Office, département 9 de la Military Intelligence, en abrégé MI9. Il s'était spécialisé, comme je viens de le dire, dans la récupération des aviateurs abattus au-dessus de l'Allemagne ou des territoires occupés, mais celui-ci avait été trahi par un de ses convoyeurs « Roger NEVEU », dit le « Légionnaire ». La filière partant vers l'Espagne via Cassis et Le Canet dans le midi, était anéantie.

Deux agents anglais avaient donc été envoyés par le MI9 pour organiser un nouveau réseau dénommé « OAKTREE », devant s'implanter en Bretagne. Il s'agissait de VAL WILLIAMS, pseudo Guillaume, ressortissant anglo-russe qui, après avoir séjourné, dans les débuts de la guerre, dans le midi de la France, avait aidé PAT O'LEARY, en juin 1942, au convoyage d'aviateurs alliés, et de Raymond LABROSSE, alias Paul, canadien. Malheureusement, après bien des déboires, ils furent déposés, le 20 Mars 1943, par avion Lysander, en forêt de Rambouillet ; ils ne peuvent se mettre en liaison avec Londres, leur poste émetteur refusant de fonctionner. VAL WILLIAMS laisse donc LABROSSE, son compagnon, à Paris. Grâce au réseau « MITHRIDATE », implanté à St Quay-Portrieux, il reprend des contacts avec les restes du réseau de PAT O'LEARY. Ce dont il ne se doute pas, c'est que le « Légionnaire » est encore en activité pour la Gestapo. Cherchant à contacter Londres, il reprend le convoyage d'aviateurs par l'Espagne. Et, lors d'un voyage en compagnie de 4 aviateurs, il est arrêté le 4 Juin 1943 à Pau, trahi à son tour par le « Légionnaire ».

Transféré à Rennes, il est torturé par la Gestapo et incarcéré à la prison Jacques Cartier de Rennes.

Il réussit, avec la complicité d'un prisonnier russe, aide geôlier, à s'évader le 20 déc. 1943, avec celui-ci. Mais en sautant du haut du mur de la prison, de nuit, il se fracture une jambe. Récupéré par des amis bretons, il est évacué sur Paris, ne pouvant rester en Bretagne, où il est activement recherché. Entre-temps, Raymond LABROSSE réussit à rejoindre l'Angleterre, mais la mission « OAKTREE » s'effondre, laissant en France « VAL WILLIAMS », blessé et réfugié à Paris, auprès de M. CAMPINCHI, organisateur des convoys vers la Bretagne.

Les organisations « PAT O'LEARY » et « OAKTREE » ayant échoué par suite de la répression allemande, les Britanniques, en novembre 1943, envisagent de reconstituer une autre chaîne d'évasion, dans les Côtes du Nord. Le rivage escarpé de ces côtes présentait des criques et rias isolées. Le linéaire était aussi plus court pour gagner l'Angleterre et, de ce fait, plus rapide pour récupérer des pilotes. Dès juin 1940, quelques pêcheurs bretons, dont Jacques GUEGUEN, puis Ernest SIBIRIL, avaient réussi plusieurs fois, à évacuer des militaires britanniques et des Français, répondant à l'Appel du 18 juin, jusqu'en Angleterre.

C'est ainsi que SHELBURN va voir le jour.

Ce réseau « SHELBURN » va être créé par deux canadiens envoyés sur place, MM. DUMAIS Lucien, alias Léon, et LABROSSE, alias Claude, ancien chef d'« OAKTREE ». Ils sont donc chargés d'organiser et de diriger celui-ci puis de récupérer VAL WILLIAMS. Ces agents, après avoir inspecté discrètement la côte, guidés par MM. HUET, LE CORNEC et MAINGUY de Plouha, arrêtent leur choix pour l'anse Cochat, proche de Guingamp, entre Saint-Quay-Portrieux et Paimpol, distante de 5km de Plouha et hors de tout axe routier important. Cet endroit permettait aux M.G.B (Motor Gun Boat) ou M.T.B. (Motor Torpedo Boat), dont certaines furent commandées par le Lt Cdr David BIRKIN (père de Jane BIRKIN), de s'approcher le plus près possible du littoral, tout en étant à l'abri du regard des Allemands. Ce lieu était relativement exigü, au pied d'une



Corvette MGB

falaise de 50 mètres et, la mer s'y retirant, laissait disponibles une plage de sable et une grève de galets. Il n'était accessible que par un sentier escarpé, où il fallait s'agripper à la végétation et se laisser glisser sur le dos, afin de ne pas tomber, pour atteindre la plage. Ce site était abrité, côté Nord, par une pointe rocheuse de 200m, et au Sud, par une autre avancée rocheuse, un peu moins longue. Cette anse était donc protégée à la fois du regard et de toute intrusion ennemie. D'autre part, une grotte au pied de la

falaise permettait de regrouper discrètement les agents à évacuer et de les dissimuler en attendant l'arrivée des chaloupes. Sur place en Bretagne, va donc devoir s'organiser, l'hébergement, le ravitaillement et l'attente de ces aviateurs, avant leur évacuation, par mer, vers l'Angleterre. La date d'embarquement était quelquefois longtemps attendue car il fallait faire coïncider une nuit sans lune, une marée haute de préférence, une météo clémente, puis l'attente du message radio donnant le feu vert pour que l'opération de récupération, par baleinières, s'effectue. Au vu des plans relevés par M. MAINGUY, l'Amirauté britannique accepta ce lieu qu'elle dénomma « PLAGES BONAPARTE ». A Saint-Leu, les patriotes qui vont aider au sauvetage et à l'hébergement des parachutistes vont être : les DELCOUR, Marcel, Maurice, Emile et Joseph leur père, exploitants forestiers dont le père fût chauffeur du roi des Belges, les GUERIN père et fils, MM. PERRONOT, LECA, BASSELET, CASSAR, DESFONTAINES, DEVER, boucher chevalin, JOST, ancien cuisinier à la Cour d'Angleterre, GIBARD, électricien boutiquier, GAVILLON, KERMANS, BIOTTEAU, secrétaire de la Mairie, LE JEMBLE DE LA HUSSAIRE, pharmacien, Mme DUTERTRE, du Café de la Mairie et les DECAMPS. Les dénommés MONNIER, VISET, BARON, PINSON, MEUNIER, DUBOUST, tous cultivateurs à Pierrelaye, Mme DREAU de Chauvry, M. BEAUFILS à Beauchamp, COLRAT, HOULLIER, HUGONOT, BOUBERT, HESSE à Argenteuil et d'autres de la région vont servir de relais. Plusieurs groupes de sauvetage furent ainsi créés : DELCOUR+DECAMPS+MILLION – SCREVE+DECAMPS – DELCOUR+GIBARD – JOST+PERRONOT, etcpour intervenir rapidement sur le terrain. De nos jours, ces noms ne seront pas étrangers aux anciens Saint-Loupiens.

Lors des convois par le train, les accompagnateurs avaient comme consigne d'être à proximité, mais pas trop près, des évadés qu'ils acheminaient, sauf pour les jeunes filles qui les faisaient passer quelquefois pour leurs amoureux. Répartis dans le train, ils devaient jouer les sourds et muets. Il leur était aussi enseigné, durant leur séjour et avant leur transfert ferroviaire, les rudiments de comportement à adopter, comme tout Français se déplaçant sur la voie publique. Il fallait éviter de se faire remarquer par les nombreux agents de la Gestapo ou par les miliciens qui fréquentaient les grandes gares afin de contrôler les identités, d'arrêter les réfractaires au STO ou les personnes fichées.

C'est ainsi que l'équipe DECAMPS+COGEZ (de Franconville), récupère l'aviateur américain Andrew HATHAWAY (I 429) du New Jersey, fin 1943. Hébergé à St Leu, chez les DECAMPS, puis à Franconville, chez COGEZ, à Pierrelaye chez DUBOUST puis chez MONNIER à Argenteuil, chez PRALET, HOULLIER et ainsi de suite chez HESSE, PAUL, BOUVET, avant d'être confié à Mme Th. LABADIE, dite Dominique, en gare du Nord, à Paris. Elle rappelle cela à mon père dans une lettre du 11 Janv. 1946 :

« Vers le 20 décembre 1943, j'ai eu rendez-vous à midi, à la petite gare du Nord, avec Philippe PEIBEYRE dit Lane qui m'a mise en rapport avec un de vos agents. Ce dernier m'amenait un aviateur américain, Andrew HATHAWAY (de Hillside dans le New Jersey). Andrew venait de Franconville. Je voudrais connaître, si cela est possible, le nom et l'adresse des personnes qui l'ont hébergé avant moi. J'ai eu le plaisir de pouvoir le faire partir, avec d'autres, vers la mi-janvier 44 et dès février, il partait en permission auprès des siens... »

Revenons en Bretagne où s'étaient organisés les rapatriements et les hébergements, car il fallait trouver les maisons, la nourriture et les vêtements pour ces rescapés. Mais voyons d'abord leur transit de Paris, où ils avaient été confiés à des accompagnateurs. M. CAMPINCHI, dit « François », travaillait à la Préfecture de Police de la Seine, organisant ces voyages vers la Bretagne. C'est par le train que ces aviateurs partaient vers Saint-Brieuc, accompagnés, à quelque distance, par leur convoyeur. Arrivés en gare de Saint-Brieuc, dès le matin, ils devaient passer la journée dans cette ville sans se faire remarquer et, le soir, prendre le train départemental, un petit Tortillard, vers Plouha. Pris en charge par de jeunes convoyeuses, ils arrivaient de nuit sur leur lieu de transit, à Plouézec, Plouha ou Guingamp, afin de ne pas susciter la curiosité de la population locale, puis étaient dispersés dans des fermes de différents hameaux et villages pour brouiller les pistes. Les hébergements se faisaient donc chez Mmes LE CALVEZ, Marie TREHIOU, LESNE, KERVERZIO, MONJARET, COUFFON, KERIZAGO, LE CUN, CAMBLAC'H, GICQUEL, JOSSE et bien d'autres.

François LE CORNEC était en contact avec M. BRANCHOUX de Guingamp, responsable, avec G. LE CUN, de l'Armée Secrète pour les Côtes-du-Nord. Ceux-ci vont le guider vers M. KERAMBRUN, garagiste, qui dispose d'une camionnette et d'une autorisation de circuler de nuit, pour effectuer les transits jusqu'au point de ralliement.

C'est Londres qui fixait le moment de chaque opération, toujours par une nuit sans lune, et qui la déclenchait par un message envoyé par la B.B.C. Le message d'attente était « Yvonne pense toujours à l'heureuse occasion », le second d'exécution était « Bonjour tout le monde à la maison d'Alphonse » et en cas d'annulation « Rigoulot a bon coco ». Mais ces messages changèrent par la suite. Et c'est lors de l'émission de radio « Les Français parlent aux Français », ayant lieu le soir, que le 28 Janvier 1944, à 20h15, Joseph MAINGUY, entendit « Bonjour tout le monde a la maison d'Alphonse ». Cette fois, va avoir lieu la première évacuation dans la nuit, à la plage Bonaparte. Aussitôt il contacte les différents groupes, qui doivent converger vers la « Maison d'Alphonse », une petite maison isolée, distante du littoral de 2km environ, appartenant aux GICQUEL, derrière laquelle un sentier mène à la falaise de descente, à travers champs et landes (celles-ci seront minées par la suite, rendant le cheminement encore plus périlleux). La façade de cette

maison ne peut être vue de la route, permettant ainsi d'échapper au regard des patrouilles allemandes passant par la route de Saint-Samson à Kerlénévez.

Il faut faire vite car la corvette M.G.B. est déjà en route, partie de Dartmouth, dans le sud de l'Angleterre. Il est urgent de gagner le plus rapidement possible le lieu de regroupement à la maison d'Alphonse et ce, en silence, discrètement, car le couvre-feu est entamé depuis plusieurs heures. C'est donc à la queue



leu leu, partant de Saint-Samson, de la ferme de Ville-Dé, de Kéruzeau, de Kerlérot, de Lizandré, de Kérizago etc...que vont s'acheminer les groupes. François LE CORNEC, Jean TREHIOU, Marie-Thérèse LE CALVEZ, « CLAUDE » et « LEON », les deux seuls armés, guident les 16 aviateurs à évacuer et auxquels s'est ajouté « VAL », indésirable dorénavant à Plouha et qui ne peut marcher. Aussi est-il installé sur un vélo, traîné par Job MAINGUY et Pierre HUET,

LE TROQUER et LE BLAIS assurant le relais, tandis qu'un autre accompagnateur porte un brancard qui servira au transport de « VAL », lors de la descente par la ravine vers la plage.

Plusieurs villages doivent être traversés, Kermen, Kergoat, Run Feunteum, avant d'arriver au Dernier Sou ; c'est à cet endroit qu'il faut franchir la route nationale menant de Paimpol à Plouha. De là il faut se diriger vers Saint-Samson et atteindre la « Maison d'Alphonse », dernier point de ralliement, avant d'effectuer la descente vers la plage. Vers 22h30, tout le groupe, dont « VAL WILLIAMS », installé sur le brancard, dans un noir d'encre, s'engage par le sentier boueux, plein d'ornières, à travers champs et dans la lande parmi les ronces et les taillis et, après avoir franchi la clôture de barbelés, va gagner le goulet de descente. Aucun bruit ne se fait entendre, hors les quelques gémissements de « VAL », secoué involontairement sur son brancard. MAINGUY et HUET ouvrent la marche et à mi-hauteur MAINGUY se cale dans une anfractuosités de la falaise, afin de pouvoir envoyer son signal en morse à la corvette, qui a dû mouiller au large. A 0h30, tout le monde est en bas et attend. De son promontoire, MAINGUY peut émettre en morse la lettre « B » comme Bonaparte, à raison de 3 fois par minute, n'étant pas visible du blockhaus des allemands qui est armé d'un canon, de mitrailleuses et d'un projecteur et qui est situé à quelque distance de là.

Le commandant de bord du M.G.B. attendait ce signal pour mouiller l'ancre, après s'être approché à 2 milles environ de la plage. La distance était tellement courte que les marins anglais, à bord, pouvaient distinguer la lueur rouge des cigarettes des sentinelles allemandes sur la falaise. L'ancre était descendue sans bruit, à la main, par une haussière en chanvre, celle-ci



pouvant être tranchée d'un coup de hache, afin de pouvoir partir rapidement, si nécessaire. Les chaloupes, au nombre de deux ou trois, étaient mises à l'eau, montées par le barreur, les deux rameurs, dont les avirons étaient recouverts de toile, pour éviter qu'ils cognent sur le bois du canot, et les fusiliers armés se tenant sur leurs gardes. Il fallait atteindre la plage en silence, en ramant

durant une bonne demi-heure. L'aller et retour ne devait pas dépasser 1h30 environ, car selon les marées, il fallait que le M.G.B. soit reparti avant les lueurs de l'aube, pour ne pas



se faire repérer et risquer de compromettre les évacuations à venir.

MAINGUY, ancien officier de marine, distinguait de l'oreille le clapotis des avirons et savait à quel instant les canots arrivaient. Marie-Thérèse LE CALVEZ, munie de sa lampe torche, au bas de la falaise, guidait par un faisceau bleu, les chaloupes vers l'endroit de débarquement. En cas de danger, une lumière rouge dirigée vers le large serait posée sur les galets. Cette nuit du 28 janvier 1944, à 1h00, les chaloupes arrivent à la plage. Il faut maintenant faire vite. LEON et CLAUDE entendent le mot de passe « DINAN », prononcé par des soldats armés, au visage noirci. Ils répondent à leur tour « SAINT-BRIEUC », confirmant le rendez-vous d'évacuation. Les résistants bretons n'hésitent pas alors à entrer dans l'eau jusqu'à la taille pour aider au déchargement d'armes, munitions et valises des 3 canots, puis à les maintenir à flot afin qu'ils ne s'échouent pas durant les transbordements. Les aviateurs et « VAL WILLIAMS » sont embarqués et, en 10 minutes, l'opération est terminée et les chaloupes repoussées vers le large. Il leur faudra 30 à 40 minutes pour rejoindre la corvette. Celle-ci, moteurs tournant au ralenti, lèvera l'ancre dès la récupération de tous et, en catimini, lentement, sortira de l'anse Cochat pour gagner le large, avant de pousser au maximum ses moteurs pour gagner au plus vite Darmouth et se placer sous la protection de la R.A.F. pendant la traversée de la Manche. Cette nuit-là, « VAL WILLIAMS » et 16 aviateurs, dont « Andrew HATTAWAY » sont partis pour l'Angleterre, lors de cette première opération de récupération par la Navy.

C'est ainsi qu'il figure parmi les 135 aviateurs évacués en 8 opérations de nuit, de janvier 1944 au 9 Aout 1944, par la plage Bonaparte à Plouha. Peu de temps avant la dernière évacuation, le 24 Juillet 1944, la maison d'Alphonse sera cernée par un détachement allemand, accompagnant la Gestapo de St-Brieuc, et incendiée. Dorénavant, il ne reste plus que des pans de murs calcinés, conservés en l'état, pour se rappeler du courage et du dévouement de

ces habitants bretons qui mirent en péril leur vie et celle de leur famille pour sauver certains de nos libérateurs. Il faut se rappeler qu'en cas de dénonciation ou de perquisition, ils risquaient d'être fusillés sur-le-champ, pour avoir hébergé ou dissimulé des aviateurs alliés.

Christian Decamps

Des ouvrages ont été édités concernant l'histoire de ce réseau :



- « Par les nuits les plus longues » de Roger Huguen éd. Les Presses Bretonnes.
- « Les nuits de la liberté » d'Alain Le Nédélec éd. Les Presses Bretonnes
- « Autour de la plage Bonaparte » de Rémy éd. Librairie Académique Perrin.
- « La maison d'Alphonse » de Rémy éd. Librairie Académique Perrin.
- « Une femme du réseau Shelburn » de D.M. LE TRIVIDIC éd. Le Cercle d'Or.
- « Une héroïne de la Résistance » de D.M. LE TRIVIDIC éd. Ouest-France.

Un film témoignage est également disponible en DVD : « Les passeurs de l'ombre. La Résistance en Bretagne et le Réseau Shelburn ».

**Bulletin publié par l'association Les Amis de la Médiathèque de Saint-Leu-la-Forêt - Siège social Mairie de Saint-Leu-la-Forêt 52 rue du Général Leclerc 95320 - Directeur de la Publication : Gérard Tardif – Imprimé par nos soins au Comité de Liaison des Associations culturelles
Tous droits de reproduction réservés**

SOMMAIRE

P.1 LE BILLET DU PRÉSIDENT

P.4 « PATAUD » par GILBERT SALIÈGE

**P.9 CHRONIQUE DE L'ORTHOGRAPHE
PASSÉ PAS SI SIMPLE**

**P.10 « UNE LETTRE AVAIT DISPARU DE L'ALPHABET » par
GILBERT SALIÈGE**

**P.12 « L'ORTHOGRAPHE ET MOI » par DIDIER DELATTRE ET
SES ÉTUDIANTS**

**P.15 CHRONIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE : « J.EDGAR »
par CATHERINE FABRE**

P.17 UN PRINCE DOIT VENIR par GÉRARD TARDIF

**P.19 LE C.I.O. ACTEUR ATYPIQUE DES RELATIONS
INTERNATIONALES par GABRIEL BERNASCONI**

**P.24 DE SAINT-LEU A LA PLAGE BONAPARTE OU RECIT DE
L'ÉPOPEE « SHELBURN » par CHRISTIAN DECAMPS**



TRANSSIBÉRIEN

En mai-juin 2010 Dominique Fernandez a participé, dans le cadre de l'Année France-Russie, à un voyage mythique en Transsibérien avec une pléiade d'autres auteurs et journalistes, à bord de wagons aux couleurs des deux pays. Son livre fait le récit de ces trois semaines de traversée de la Russie. Au fil du voyage, l'auteur poursuit sa méditation sur les paysages et les lieux, sur l'art et la littérature russes, avec en toile de fond le passé soviétique.

« Des rivières, des tourbières, des étangs coupent l'immense forêt. Pas une maison, pas un homme, pas une automobile, pas un animal. Un monde s'étend devant nous, aussi neuf qu'à son origine La plaine, les arbres, le ciel, toujours la plaine, toujours les arbres, toujours le ciel, dans une suspension du temps qui ouvre la porte sur l'éternité ».

**RENCONTRE DÉDICACE AVEC
DOMINIQUE FERNANDEZ
de l'Académie Française
A SAINT-LEU-LA-FORET
LE 23 MARS 2012 A 20H30
A LA MEDIATHÈQUE GEORGES
POMPIDOU
6 AVENUE DES DIABLOTS**

